

Olivier Meyer

Lumières noires



Du même auteur

Guide des citations : Nietzsche
aux éditions Pardès (2005).

Guide des citations : Homère
aux éditions Pardès (2011)

Nietzsche Hyperboréen ou l'école du surhomme
aux éditions du Lore (2011)

Olivier Meyer

Lumières noires

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4934-4

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Paris, début des années 2000	9
15h50 Café Les Initiés, place des deux écus, Paris 1 ^{er}	13
Levallois-Perret, siège de la Sdat (Sous-direction antiterroriste).....	19
Midi Gare Montparnasse à Paris	25
Paris, minuit, rue Jeanne d'Arc dans le 13 ^{ème} , siège de Faf la rage, mouvement jeunesse du parti Faf.....	35
19h00 Grand Levant de France, rue Lafayette dans le 9 ^{ème}	45
23h Café des Deux Magots à Saint-Germain-des-Prés	59
Paris 16 ^{ème}	73

Place Beauvau, Paris 8 ^{ème} Bureau du ministre de l'Intérieur.....	89
Place Monge, Paris 5 ^{ème}	101
21h, Paris 1er, Guinness bar, rue Saint Honoré.....	133
Minuit, chez Daniela, boîte échangeur, rue Quincampoix Paris 1 ^{er}	147
Librairie Première ligne, 18 rue de la Sourdière Paris 1 ^{er}	151
20 Avril, Paris 14 ^{ème}	165
Rue Montmartre, Paris 2 ^{er} , siège du Pigaro	173
22 Avril au soir, rue La Boétie, Paris 8 ^{ème} , Q. G. de campagne de la France moderne	175
Rue Louis David, Paris 16 ^{ème} , studio d'Hélène Turenge.....	179
Hôpital psychiatrique de Villejuif	183
Rue Louis David, Paris 16 ^{ème} , studio d'Hélène Turenge.....	189
Rue de Solférino Paris 7 ^{ème} , siège de la France pour tous.....	195

« Celui qui lutte contre les monstres doit veiller à ne pas le devenir lui-même. Et quand ton regard pénètre longtemps au fond de l'abîme, l'abîme, lui aussi, pénètre en toi. »

Nietzsche,
Par-delà le bien et le mal §146

Paris, début des années 2000

– Allô, journal *L'Éclaireur* ? Pouvez-vous me passer M. Perceval Le Mesnil du service politique.

– Un instant je vous prie. Je bascule votre appel sur sa ligne.

Trois sonneries.

– Oui, allô j'écoute.

– M. Le Mesnil ?

– En personne.

– J'ai une information de la plus haute importance à vous communiquer. Un dossier qui devrait vous intéresser à l'approche des élections. Je ne peux rien vous dire par téléphone.

– Qui êtes-vous ?

– Non pas au téléphone.

– Ecoutez je n'ai pas de temps à perdre avec des plaisantins.

– Une vague d'attentats antisémites va s'abattre sur la France.

– Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Appelez la police mon vieux. Vous vous êtes trompé de numéro. Je ne peux rien pour vous.

– Si, vous pouvez. Il s’agit d’une provocation, une opération de subversion destinée à déstabiliser la démocratie.

– Laissez-moi deviner, un complot judéo-maçonnique ? Ce n’est pas très original. Trouvez mieux la prochaine fois si vous vous voulez faire l’intéressant. Au revoir monsieur et à jamais.

– Attendez, j’ai des preuves. Je suis franc-maçon du Grand Levant. Je serai demain après midi à 16 heures au café « Les initiés » dans le 1^{er}. Je porterai une écharpe rouge.

– Vous pouvez toujours attendre. Allez vous faire soigner !

Perceval pensa encore un dingue et se remit au travail. La campagne électorale battait déjà son plein. La Faf, la France aux Français, parti d’extrême droite, grimpait dans les sondages. Les émeutes urbaines, l’islamisation, l’insécurité, la précarisation de l’emploi, la hausse constante du chômage, la faillite des partis institutionnels ; tout concourait à la montée en puissance des extrêmes. Spécialisé en politique, Perceval rendait compte au quotidien dans *L’Éclaireur* de l’évolution de la situation. Ce soir il terminait son papier sur le meeting du parti social-démocrate, La France pour tous. Il y était question de lutte de pouvoir interne entre caciques infatués de leur ego, très peu d’idées ou de débats de fond susceptibles de déboucher sur des réformes. Il y a quatre ans Jean-Marie Legros, leader de la Faf, était à la surprise générale arrivé au second tour de la présidentielle. Entre temps, rien n’avait changé, ou plutôt si, mais en pire. Perceval ne croyait pas trop à la réussite de ce tribun populiste, mais faute de mieux et en raison de sa

virginité politique, sa qualification était du domaine du possible.

Tout à son travail rédactionnel et à ces considérations intellectuelles, Perceval n'avait pas vu le temps passer. Le jour se levait et malgré la vigueur de sa trentaine, il commençait à ressentir la fatigue. Harassé par l'ordinateur et la nuit blanche qu'il venait de traverser, il s'allongea sur le sofa de son bureau. A peine deux heures plus tard, le radio-réveil se mit en marche. Programmé sur *France des infos*, il ne prêta pas tout de suite attention au contenu des ondes, seule la musique du flux berçait ses oreilles. Encore dans les bras de Morphée, il se dressa subitement quand l'animateur sur un ton solennel annonça une édition spéciale sur une vague d'attentats antisémites qui avaient eu lieu dans la nuit. Perceval pensa « merde, l'autre con avait dit vrai ». Plus une minute à perdre. L'info n'attend pas, des attentats avaient eu lieu à Paris, il s'agissait d'aller couvrir l'événement.

Direction cimetière de Passy, dans le 16ème, histoire de prendre la température et quelques photos. Des tombes de juifs laïcs avaient été visées. Celles des Brucker et Bassault entre autres. Des croix gammées et des slogans « Mort aux juifs » avaient été tagués à la bombe aérosol. Toute la communauté était en émoi, juive bien sûre, mais aussi la classe politique et médiatique qui en masse se déplaça sur les lieux. Mobilisation d'autant plus forte que Bassault était l'actionnaire de référence du quotidien le *Pigaro* et Michael Brucker, l'animateur vedette du petit écran. Tous deux connus par ailleurs pour leurs liens étroits avec le candidat du parti républicain, la France moderne, Nicolas Jacob.

15h50
Café Les Initiés,
place des deux écus, Paris 1^{er}

Frère Jacques regardait fébrilement autour de lui, assis sur une banquette au fond de la salle. L'écharpe rouge autour du cou, sa main droite jouait nerveusement avec sa barbe. Le garçon de café s'approcha.

– Vous désirez boire quelque chose ?

Jacques sursauta et mit une seconde avant de répondre, se rappelant soudain qu'il était dans un lieu commercial.

– Oui, un café s'il vous plaît. Et un verre d'eau. Merci.

Jacques pensait « Il viendra, il faut qu'il vienne ». Les événements de la nuit dernière lui avaient donné raison. Il fallait que le monde sache.

16h10. Perceval courait, il était en retard. « Les Initiés » était à proximité de la Bourse du commerce. Une fois arrivé sur place, il poussa la porte du café et chercha du regard l'homme à l'écharpe rouge. Il

aperçut sa silhouette immobile au fond de la salle. Il s'approcha, posa sa main sur son épaule et vit avec effroi le buste de l'inconnu s'effondrer sur la table.

– Vite, appelez du secours !

Perceval redressa le corps, déboutonna sa chemise, prit son pouls. Rien, il ne sentait rien. Trop tard. Que faire ? Ses papiers, où sont ses papiers ? Mettre un nom sur ce masque mortuaire, cet inconnu qui n'avait pas eu le temps de livrer son secret. Ça y'est, Kellermann Jacques, rue Cadet, Paris 9^{ème}.

Les sirènes des services d'urgence retentissaient au loin, il ne servait à rien de rester plus longtemps, la suite relevait du corps médical.

Au même moment l'organisation étudiante Scud, littéralement Syndicat carrément ultra droite, rassemblait ses membres boulevard Raspail, au bistrot du 6^{ème} à proximité du métro Notre Dame des Champs. Duncan Dragon, étudiant en maîtrise de droit à Paris II et chef du Scud, avait décidé d'une descente sur la fac pour marquer le coup de la rentrée universitaire. Fidèle au slogan des SA, la rue appartient à ceux qui y descendent, le raid était clairement destiné à montrer sa force. Blousons flight, gants en cuir, foulard autour du cou, la troupe – une trentaine de personnes – se dirigea vers Assas sous l'égide de Duncan. Longues jambes gainées dans un jean noir, taille marquée par un ceinturon, épaules larges taillées en trapèze dans un maillot de rugby All blacks, le chef du Scud marchait en tête du cortège d'un pas déterminé, le regard bleu acier droit fixé sur l'horizon.

L'université est bondée. Des petites équipes de scudards commencent à distribuer de la propagande à

l'entrée. L'occasion d'ouvrir la boîte à claques au premier tract jeté à terre. Un étudiant dégingandé en duffle-coat en fait les frais et se mange un steak. La main est partie rapide comme l'éclair. Une baffe vaut mieux qu'un long discours, c'est la realpolitik du Scud. Les étudiants passent leur chemin. Personne ne regarde ou ne veut voir. Sauf une jeune fille, mais c'est pour mieux esquisser un sourire complice. Gauchistes hors des facs, peut-on lire sur le tract siglé d'une grande croix celtique. Croix que l'on retrouve en sautoir brillant autour du cou de Duncan, symbole solaire, expression de fidélité à la plus longue mémoire européenne. Des tracts sont aussi distribués dans l'enceinte de l'université où se rassemblent les rats maudits. Tous ont répondu à l'appel du fifre, guidés par la musique des mots d'ordre de leur chef. « On est des fascistes oui ou merde ! » gueule Duncan poings serrés dans un élan de romantisme noir. Un chevelu, candidat au martyr gauchiste, veut jouer les Jean Moulin et s'assied à terre au milieu des lascars. Aussitôt encerclé, l'étudiant subit les railleries des scudards, qui après l'avoir toisé, méprisent la proie. Une étudiante candide s'approche d'un gaillard un peu à l'écart, à l'allure avenante, posté en sécu, adossé à la verrière, casquette vissée sur le crâne. « Vous manifestez pour quoi ? » – « On est ici pour manifester contre le nouvel ordre mondial imposé par les Etats Unis. » La fac, avec ses colonnes, prit soudain des allures de temple païen, quand Duncan, inspiré, entonna le chant des Lansquenets, aussitôt repris en chœur par ses hommes :

« Ce monde vétuste et sans joie, Faïlala.
Croulera demain devant notre foi, Faïlala

Et nos marches guerrières
Feront frémir la terre
Au rythme des hauts tambours des lansquenets
Que nous font insultes et horions, Faïlala
Un jour viendra où les traîtres paieront, Faïlala
Qu'ils freinent donc s'ils l'osent
Notre ascension grandiose
Que rythment les hauts tambours des lansquenets
Un jour nous irons au combat, Faïlala
La croix celtique guidera nos pas, Faïlala
Que crèvent les marxistes, les juifs capitalistes
Au rythme des hauts tambours des lansquenets
Nous luttons pour notre idéal, Faïlala
Pour un ordre nouveau et national – socialiste !
(variante scud, nda)
Et à l'heure dernière
Nous quitterons la terre
Au rythme des hauts tambours des lansquenets. »

Les étudiants les plus téméraires, perchés au balcon du premier étage, sifflent copieusement le chant guerrier. Les huées et autres lazzis couvrent à peine le chœur des soldats politiques, réussissant seulement à rajouter un peu plus de baroque à ce retour du primordial refoulé. Une fois le chant terminé, les slogans se mettent à fuser explosant comme une bombe idéologique à fragmentation, coupant comme du shrapnel :

- Europe ! Jeunesse ! Ré-volution !
- A Paris, à Gaza, Inti-fada !
- Paris ! Deauville ! Territoires o-ccupés !
- Sionistes assassins ! Américains, complices !

Chauffés à blanc, ce qui devait arriver arriva, la bête se réveilla... Le camarade Vincent, possédé par son Esprit, tendit le bras droit et gueula « Sieg Heil ! » Le cri, poussé avec conviction et intensité, fit l'effet d'un appel de la forêt, un cri de loup à la meute qui répondit aussitôt à l'unisson :

– Sieg, Heil ! Sieg, Heil ! Sieg, Heil ! Sieg, Heil !
Sieg, Heil !

Surréaliste.

Le lendemain trois lignes dans la rubrique fait divers du *Matin parisien*. Tombées sous le regard vigilant de Perceval, l'info, dans le contexte du regain général d'antisémitisme, lui donna l'idée d'aller enquêter plus avant. Il nota sur son agenda : penser à contacter le leader du Scud. Interview dans le cadre d'une enquête sur le retour de la peste brune.

Levallois-Perret, siège de la Sdat (Sous-direction antiterroriste)

– Monsieur le commissaire ?

– Oui ?

– Le ministre de l'Intérieur, Monsieur Jacob au téléphone.

– Je prends.

– Allô, Monsieur le ministre.

– Commissaire Bartholdi ?

– Lui-même.

– Je viens d'avoir l'ambassadeur d'Israël en ligne, je vous envoie par huissier la copie de l'entretien. Vous imaginez l'émoi, les sensibilités à vif que ces profanations de cimetière ont suscité. Le grand rabbin de France, toutes les institutions juives défilent dans mon bureau depuis ce matin. J'ai dû moi-même me rendre sur les lieux pour bien montrer l'indignation du gouvernement et renouveler face caméra l'assurance de notre soutien indéfectible à la communauté. J'ai l'intention par ailleurs d'intervenir ce soir au journal télévisé pour dénoncer ces crimes, rappeler aux Français les valeurs de la République et

en profiter pour stigmatiser le parti Faf comme responsable de ce climat de haine. Je compte sur vous pour mener l'enquête avec Force et mettre en Lumière toutes les responsabilités dans cette affaire. Suis-je bien clair ?

– Très clair monsieur le ministre.

– Bip... bip... bip...

La sonnerie tintait déjà dans le vide à l'autre bout de la ligne. Jacob était fidèle à sa réputation d'homme pressé, hyperactif, sûr de lui et dominateur. Le commissaire en serviteur docile et respectueux de la hiérarchie ne s'en souciait guère, tout imprégné de la culture maison, le service de l'Etat et ses intérêts supérieurs, fussent-ils incarnés par un roquet.

Le message était clair, clairement politique. Cumulant à la fois le poste de ministre de l'Intérieur et de chef du parti de la majorité, la France moderne, Jacob ne s'intéressait au résultat d'une enquête que dans la mesure où sa popularité en sortait grandie en terme électoral. L'équité, la justice, l'impartialité... aux oubliettes, le prince ministre entendait gouverner pour mieux communiquer et lustre son image de présidentiable. Ecueil qu'avait jadis dénoncé Montesquieu dans *L'esprit des lois*, ou quand la démocratie dégénère en démagogie sous l'effet croisé de la non séparation des pouvoirs et du règne des sondages d'opinion. Bartholdi savait tout cela, mais à la police comme à l'armée « réfléchir c'est désobéir », alors obéissons puisque telle est la vocation de toute administration. Et quoi de plus obéissant qu'une jeune inspectrice débutante, pleine de zèle et d'ambition, tout frais démoulée de l'école.

– Brigadier ! Convoquez dans mon bureau l’inspecteur Hélène Corneille.

5 minutes plus tard la jeune femme faisait son apparition dans le bureau du « patron » comme les subordonnés aimaient à l’appeler.

– Mlle Corneille, j’ai votre C. V. et vos états de service sous les yeux. Parcours brillant, sans fautes... Troisième cycle de droit pénal, major de promotion à l’école nationale supérieure de la police... Je peux vous demander la raison pour laquelle vous avez choisi la Sdat ?

L’inspectrice Corneille, droite dans ses escarpins, répondit du tac au tac, comme une leçon bien apprise : « Pour servir la République. Assurer la sûreté de l’Etat et de ses citoyens, droit fondamental, pilier de la Constitution garante de l’ordre républicain. »

– Bien, bien, bien ; coupa songeur le commissaire, pour éviter que l’inspectrice ne poursuive plus avant et ne se lance dans une dissertation universitaire en trois points sur les libertés publiques. « J’ai l’intention de vous confier l’enquête sur les attentats antisémites qui ont frappé les tombes de personnalités juives. C’est un dossier sensible et nous avons besoin de résultats. Les agents du renseignement intérieur n’ont rien vu venir. Vous n’êtes pas obligée d’accepter. Néanmoins sachez que si vous menez à bien l’enquête, c’est le genre d’affaire qui vous propulse commissaire en deux temps trois mouvements. Les attentats sont clairement signés, tout indique qu’il s’agit d’activistes d’extrême droite. Et comme, depuis l’arrivée au pouvoir de la France moderne, et en particulier par la volonté de son président, notre ministre de tutelle M. Jacob, les

activistes d'extrême droite tombent désormais sous la qualification pénale de terroristes, leur arrestation relève du champ nos compétences. Question : Êtes-vous prête à exécuter une mission d'infiltration ? Je vous écoute. »

– Mon capitaine, si je me suis engagée à la Sdat c'est en connaissance de cause. Servir la République est un honneur, et à choisir je préfère encore la servir sur le terrain que dans un bureau.

– Parfait. L'opération que j'ai l'intention de mettre en place pour mettre la main sur les coupables s'appellera Opération Judith, en souvenir du personnage biblique qui fit preuve d'héroïsme pour sauver le peuple juif. L'égalité, pierre angulaire de la République, commande de protéger les minorités, en l'occurrence les juifs. Attenter à un juif, c'est attenter à la République, ne l'oubliez jamais ! Et ce, d'autant plus, que vous n'êtes pas sans savoir que de nombreux cadres de la République, dont notre ministre, sont ou ont des origines israélites ; et quand ils ne le sont pas, le sont par alliance. Mais parlons de la mission. Vous êtes jeune, 26 ans, vous en paraissez 20, vous pourrez aisément passer pour une étudiante. Vous vous appellerez Hélène Turenge, étudiante en journalisme, ainsi aurez-vous une couverture professionnelle à votre investigation et une caution à votre curiosité qui pourrait paraître par trop suspecte. Nous avons choisi de conserver votre vrai prénom afin que vous ne soyez pas désorientée et que vous ne commettiez pas d'impair en ne répondant pas à votre prénom et inversement. Des questions ?

– On a déjà des hommes à nous infiltrés ou je suis là seule sur le coup ? Qui sont nos contacts ? Quelle

est la fin des fins de la mission : surveillance, information, influence ou neutralisation ?

– On peut bien entendu compter sur le travail des agents du renseignement intérieur. Vous trouverez dans ce dossier de la DCRI les photos de notre client. Il s’agit de Duncan Dragon, étudiant en droit à Assas, leader du groupuscule d’extrême droite ultra violent Scud. Nous ne savons rien ou très peu sur lui. Nous le soupçonnons d’être à l’origine des attentats antisémites. Votre mission consistera à nous rapporter les preuves de sa culpabilité et ses liens avec le parti Faf. Une mission de renseignement donc, dans un premier temps du moins. On ne sait jamais comment évoluent les situations et nous nous devons de rester réactifs. Nos informateurs dans ce milieu ne suffisent pas. Vous trouverez leur nom dans le dossier à toutes fins utiles. Il y a d’anciens activistes aigris, des dissidents, des repentis, des libérés conditionnels, des chômeurs, des étudiants, sans oublier des libraires et des éditeurs qui travaillent pour nous, en échange de quoi nous tolérons leur commerce de « nazeries ». C’est comme ça que nous renouvelons régulièrement nos fichiers. Mais comme je vous l’ai dit c’est insuffisant. Je compte donc sur vous pour de meilleures « photos » de ce milieu. Et comme disait Robert Capa, fondateur de l’agence Gamma, si la photo n’est pas bonne c’est que vous n’êtes pas assez près. Le dossier est à consulter ici sur place. Pas question de garder avec vous un document qui pourrait vous compromettre. Consultez-le ici, mémorisez les visages et les noms. Nous communiquerons par mail et portable sécurisé personnellement attribué. Rendez-moi compte tous les jours. Voici vos nouveaux papiers d’identité ainsi

que l'adresse du studio où vous logerez. Vous êtes étudiante en journalisme, ne l'oubliez pas. Stagiaire au quotidien *Pigaro*. Le rédacteur en chef est une connaissance, presque un Frère... Il vous sera bienveillant et ne posera pas trop de questions. Je vous ai inscrite à titre de stagiaire en observation. Ainsi aurez-vous le loisir de vous échapper quand vous voudrez pour vous consacrer à votre mission.

Le commissaire jeta un coup d'œil furtif à sa montre.

– Une dernière chose avant de nous séparer. Vous connaissez la franc-maçonnerie ? Vous n'avez rien contre ?

– Non, non. A vrai dire j'en sais assez peu et le peu que j'en sais, je l'ai lu dans les journaux comme tout un chacun.

– Evidemment, eh bien renseignez-vous, faites-vous une idée, nous en reparlerons. Et pas plus tard que demain soir. Le Grand Levant de France organise une tenue blanche ouverte avec comme orateur le politologue Perceval Le Mesnil à l'occasion de la sortie de son livre « Lumière noire » consacré à la généalogie de la morale d'extrême droite. Je pense que cette conférence vous sera utile pour mieux appréhender la psychologie de la Bête. Sur ce, je ne vous retiens plus. A vous de jouer et n'oubliez pas de me rendre compte tous les jours.

Midi Gare Montparnasse à Paris

Perceval avait rendez-vous dans un bar avec Duncan Dragon. Décrocher une interview du leader du Scud avait été plus simple qu'il ne l'avait imaginé. Perceval pensa « les journalistes préfèrent leurs fantasmes à la réalité, alors qu'il suffit de donner la parole aux intéressés pour savoir vraiment ce qu'ils ont dans le ventre. Et nous allons voir de ce pas s'il est encore fécond comme l'affirmait le camarade Brecht. » Le « Cadran breton » est en contrebas, rue de l'arrivée, au pied de la Tour Montparnasse. Je pousse la porte vitrée du bar, je le cherche du regard. J'avise un grand gaillard blond assis sous la blanche hermine en train de potasser le code Dalloz. Il lève aussitôt la tête et m'identifie. Je suis comme convenu vêtu d'un trench-coat et porte un exemplaire de *L'Éclaireur* à la main. Je m'approche, poignée de main ferme, son regard est magnétique, bleu étoilé de paillettes d'or.

Il prend les devant et pose le premier une question :

– La publication de notre entretien aura lieu quand ?

– Demain. C’est un quotidien et l’info n’attend pas. Vous ne voyez pas d’inconvénient à ce que je vous enregistre ?

– Non, bien sûr. Si ça peut vous aider à ne pas écrire d’âneries sur mon compte (grand sourire sardonique).

L’interview débute par les formalités d’usage, présentation, parcours personnel, etc. puis monte en puissance jusqu’à traiter des questions les plus polémiques. Pull marine Saint James ras du cou, cheveux blonds gominés, il parle avec aisance, voix grave et métallique, débit rapide et déterminé, ne s’arrêtant que pour tirer une taffe sur sa cigarette.

– Le Scud est-il un syndicat étudiant comme les autres ?

– Oui et non. Oui, parce qu’on défend les intérêts des étudiants, avec une sensibilité de droite clairement affichée, sans complexes ni concessions, pure et dure. Non, parce que le Scud, depuis sa date de création il y a 35 ans, c’est devenu un mythe, le mythe du Rat noir.

– Du rat noir ?

– C’est un pied de nez aux gauches qui jouent à se faire peur en voyant des bêtes immondes partout. Alors nous, face à tant de haine, et comme on est des amis des bêtes, on l’a adopté. Notre grand cœur nous perdra...

– Côté effectifs, vous êtes combien ?

– 6 millions.

Je ne comprends pas tout de suite. Il éclate de rire, fier de sa provocation. 6 millions, chiffre officiel des victimes de la Shoah, évidemment il fallait y penser. Je ne relève pas et poursuit l’entretien l’air de rien,

me réservant le droit plus tard de l'interroger sur l'antisémitisme du Scud.

– La violence, ça fait partie des intérêts des étudiants ?

– La violence est un moyen pas une fin. On est jeunes, fier de nos valeurs, on a pas à s'excuser. Un homme qui s'explique, c'est un homme qui s'excuse. T'as pas à t'expliquer, tu te bats. Il faut être prêt à aller jusqu'au bout. Si on va distribuer des tracts à la fac et qu'on ne claque pas les trois premiers étudiants qui nous en empêchent, au bout d'une demi-heure, on se retrouve avec 200 mecs en face de nous.

– Vous pensez vraiment faire passer vos idées comme ça ?

Duncan pince ses lèvres, prend une grande inspiration, me toise et poursuit.

– Vous savez, vous pouvez toujours discuter, mais quand en face de vous, vous avez des gens dogmatiques, bornés, ils se butent, se ferment et n'entendent plus rien. On tourne en rond, ça devient très vite stérile. Alors une bonne claque ça peut remettre les idées en place et on affirme sa force.

– On parle au sujet du Scud de la destruction à la hache d'un panneau d'information d'un syndicat étudiant de gauche, de jet de gaz lacrymogène pendant la projection du film *Tsahal* de Lanzmann, du gazage de fast-food Mc Do, de drapeaux brûlés américain et israélien, sans compter les violences physiques... vous confirmez ?

– On ne prête qu'aux riches... Reportez-vous aux pages faits divers de votre quotidien préféré, rubrique « C'est arrivé près de chez-vous ». Et puis vous savez, il y a beaucoup de légendes urbaines qui

circulent à Paris. Feu Mitran notre ancien président socialiste aurait pu vous en raconter un rayon, l'attentat de l'avenue de l'Observatoire, par exemple.

– Et les profanations des cimetières juifs ?

– Et puis quoi encore, pourquoi pas les tours jumelles du World Trade center pendant que vous y êtes ! Cherchez plutôt du côté des barbouzes ou du Mossad. A qui profite le crime à votre avis ? Certainement pas aux Fafs. On a aussi des trisos chez nous mais quand même pas à cette échelle. Alors que l'Etat policier de notre ministre candidat Nicolas Jacob a tout intérêt à salir notre image et nos idées portées par le parti Faf dont la popularité monte en puissance dans les sondages. Enfin côté israélien, ce ne serait pas la première fois qu'ils auraient joué les pompiers pyromanes pour mieux accélérer l'alyah, la montée des juifs de la diaspora vers Israël.

– Le Scud est réputé pour son antisémitisme. Les drapeaux israéliens brûlés, les affrontements physiques avec les organisations de jeunesse juive du style Betar, Ldj et Ojc. Sans oublier votre condamnation pour avoir balancé « Salut les youpins ! » aux étudiants juifs de France en passant devant leur local à la rentrée. Comment expliquez-vous votre antisémitisme ?

– Simple question de légitime défense. C'est du bon sens. On a en face de nous – pour paraphraser de Gaulle – des gens sûrs d'eux et dominateurs, qui se disent et se croient un peuple élu. C'est un combat millénaire, qui remonte à Nabuchodonosor. Si vous êtes un Européen de bonne race, vous préférerez toujours la liberté et le combat pour cette liberté les armes à la main que la paix et le confort dans l'esclavage d'une occupation étrangère. Aujourd'hui,

en France, l'occupant c'est le même qu'en Palestine. C'est le sens de notre slogan « A Paris, à Gaza, Intifada ! » L'ennemi est clairement désigné. Et désigner l'ennemi c'est l'essence du politique, dicit le politologue Carl Schmitt. En l'occurrence de grande politique, car il s'agit d'une lutte qui oppose deux visions du monde antagonistes, celle du peuple des forêts contre celle du peuple du désert, Borée contre le Sirocco, Rome contre Judée. Très peu d'Européens en ont conscience, sont éveillés, d'où la confusion et le nihilisme moderne, terreau sur lequel prospèrent la religion et les sectes en tous genres. Le juif, lui, est un peuple à la longue mémoire. Il n'a pas oublié et cultive sa haine à travers les siècles jusqu'à l'institutionnaliser dans les rites de sa religion. Comme la fête de Pourim par exemple, qui tous les ans commémore officiellement la délivrance des Juifs de l'Empire perse – indo-européen donc – et qui en réalité glorifie la violence juive à travers le souvenir du massacre des Gentils – les non-juifs – consécutif à cette délivrance. Faits relatés et consignés dans la bible dans le livre d'Esther. Autre exemple : le mur des Lamentations, vestige du temple de Jérusalem détruit par le général romain Titus, où vont se recueillir et prier des milliers de juifs. Là où le Gentil s' imagine que le juif se recueille en paix, ce dernier cultive en fait l'esprit de vengeance, expression de sa morale d'esclave.

– C'est par antisémitisme que vous soutenez l'Islam ?

– Par antisionisme plutôt. En vertu de l'adage qui veut que l'ennemi de mon ennemi soit mon ami. En politique on ne choisit pas ses amis, on désigne un ennemi. L'antisionisme réunit un front commun.

C'est une alliance objective circonstancielle. Par ailleurs ce n'est pas tant l'Islam que nous soutenons que la dimension identitaire du combat des organisations islamistes comme le Hamas ou le Hezbollah qui luttent pour leur terre et leur liberté. La Palestine est un laboratoire, une miniature de l'avenir qui attend l'Europe si les juifs prennent complètement le pouvoir.

– L'islamisation de la France ne vous dérange pas alors ?

– Si, évidemment. Mais notre approche de l'islam, paradoxale en apparence, est en réalité tout à fait cohérente. D'un point de vue géopolitique, ce sont des alliés, voire même d'un point de vue métapolitique, eu égard notre vision du monde ethnodifférentialiste et identitaire. Nous sommes pour l'Europe au Européens, donc pour la Palestine aux Palestiniens et la Terre d'Islam – Dar al-Islam – aux musulmans. Chacun chez soi, sur la terre des ses ancêtres, selon ses traditions et sa religion. C'est un principe d'ordre faute de quoi il n'y a pas d'harmonie et de paix possible. Mais en France, l'islam est un instrument de conquête, le fer de lance de l'immigration allogène pour coloniser l'Europe. La situation est donc différente et à situation différente traitement différent. Il n'y a pas à tergiverser. Une société multiraciale est une société multiraciste. Donc ce sera le charter, vol simple pour un retour au bled.

– Vous considérez-vous comme raciste ?

– Autant me demander si je respire. Le racisme est la chose la plus naturelle qui soit et n'est pas l'apanage de l'homme blanc. C'est un phénomène identitaire, faute de quoi on se dissout dans un magma cosmopolite informe. L'antiracisme n'est une vertu

que chez les décadents, c'est un agent de dissolution, un instrument de guerre de nos ennemis pour annihiler la volonté de puissance des Européens.

– Qui sont vos maîtres à penser ?

– Nietzsche avant tout, sa théorie du surhomme, sa dénonciation de la morale d'esclave, de l'inversion des valeurs par les juifs et leurs épigones chrétiens, aujourd'hui les droits-de-l'homards. Côté littérature, on se sent très proche de Drieu La Rochelle avec ses essais *Socialisme fasciste*, le *Français d'Europe*, sans oublier ses romans comme *La Comédie de Charleroi* et *Gilles*. Il y a Saint Loup aussi dans le genre écrivain engagé avec sa trilogie sur la seconde guerre mondiale, en fait guerre civile européenne : *Les Volontaires*, *les Hérétiques* et *les Nostalgiques*. Les idées ne sont pas faites pour être pensées mais pour être vécues. C'est pourquoi notre préférence ira toujours aux hommes d'action comme Léon Degrelle (Chef du mouvement Rex, le national-socialisme version belge et de la Waffen SS Wallonie pendant la guerre), sans oublier le chef d'Etat allemand révolutionnaire que fut Adolf Hitler.

– Vos références vous classent politiquement à l'extrême droite, vous roulez pour le parti Faf ?

– L'étiquette extrême droite est une appellation infamante employée par nos ennemis pour nous stigmatiser et nous diaboliser. C'est de la dialectique de gauche destinée à manipuler l'opinion. Nous ne sommes pas d'extrême droite mais d'extrême droiture pour paraphraser Legros. Mais si vous avez besoin d'une étiquette à tout prix, ça rassure et l'époque est à la morale d'épicier, on serait plutôt anarchiste de droite que d'extrême droite. Le Scud est une auberge espagnole, il y a des catho royco (royalistes), des

tradis (traditionalistes), des rouges-bruns, des révisos (révisionnistes), des aventuriers, des libertaires, des nazebroques (néonazis), des nationalistes révolutionnaires. Tous différents mais tous unis par une détestation commune de la fausse démocratie que constitue la République maçonnique dans laquelle nous vivons. Anarchistes parce que nous croyons plus au peuple qu'en l'Etat, de droite parce que nous prônons une morale aristocratique anti-égalitaire. Jedem das seine, à chacun son dû. Pour ce qui est du parti Faf, le Scud est un syndicat libre et autonome. D'ailleurs le Scud rend libre... (Sourire diabolique de Duncan). Chaque scudard est un homme libre, a ses propres convictions et vote en âme et conscience lors des élections. Mais il est vrai que nous nous retrouvons souvent dans les thèses du parti Faf, en dépit de ses côtés réactionnaires. Notamment en ce qui concerne la défense du peuple et son identité contre les menées des lobby immigrationnistes, son opposition à une Europe marchande et technocratique, son soutien à l'Irak contre l'agression américano-sioniste. Dans ces cas là, il nous arrive même d'apporter physiquement notre soutien en collant leurs affiches de propagande ou d'assurer le s. o. (service d'ordre) de leurs défilés.

La cassette tournait depuis une heure. J'avais mon compte pour mon article.

– Bien ! Je crois que c'est bon pour moi, j'ai ce qu'il me faut. C'est dans la boîte. Je vous remercie de m'avoir accordé une interview.

Je me lève. Un jeune homme en blouson bomber rentre alors dans le bar et s'approche de nous. Ils se connaissent. Devant mes yeux ébahis, Duncan sort un pistolet grenaille de sa veste et le confie à son

complice. Tentative d'intimidation ou pas, il laisse planer le doute un instant puis se tournant vers moi déclare d'un ton qui se veut rassurant:

– C'est pour les anarcho-sindicalistes de la Cnt. Un bruit court que son leader serait dans les environs à me chercher. Comme vous voyez j'ai de quoi l'accueillir...

Ou alors, pensais-je intérieurement, parano comme il est, il a dû s'imaginer que le rendez-vous que je lui donnais était un guet-apens. J'te jure... Bon c'est pas tout ça faut que j'y aille.

– Jeune homme, j'y vais. L'interview sera publiée demain.

Paul se tourna vers Duncan.

– Ça s'est bien passé avec le journaliste ?

– Ouais, je me suis bien fait plaisir, je lui en ai donné pour son compte. Quelle blague, ça va trembler chez les démocrates aux petits pieds.

Duncan s'arrêta pensif puis reprit plongeant son regard dans les yeux de Paul, le visage voilé par le mépris.

Les journalistes sont des idiots mais des idiots utiles. Dans une époque de démocratie d'opinions telle que la nôtre, les mass media jouent le premier rôle. Ils sont le premier pouvoir et non pas le quatrième comme ils aimeraient le faire croire. Nos ennemis ne s'y trompent pas qui cherchent par tous les moyens à contrôler les organes de presse et les canaux de communication. Un mensonge inlassablement répété finit par devenir une vérité. C'est le réflexe de Pavlov appliqué aux foules. Le syndrome « Vu à la télé ». Et si ça ne suffit pas, on recourt à la loi pour achever de créer une police de la

pensée, qu'on prendra soin évidemment de ne pas nommer de la sorte, mais qu'on habillera de bons sentiments pour faire passer la pilule. Le recours à l'antiphrase, procédé classique de manipulation mentale, marche à tous les coups sur les esprits simples. En politique, les dictatures communistes se présentent comme des démocraties populaires. En morale, la haine des forts se travestit en amour des faibles, la haine de soi en amour du prochain, la haine de la France et des Français en amour du monde et des étrangers, la haine de la race en antiracisme. Bref c'est le triomphe de l'inversion des valeurs, virus inoculé par les juifs et cultivé par tous les décadents à leur suite comme l'avait bien vu Nietzsche.

– Putain, t'es chaud toi aujourd'hui.

– Je te le fais pas dire, plus d'une heure d'entretien avec le journaliste, ça m'a mis en jambe. Si mon interview peut ouvrir les yeux à certains Européens et rétablir la vraie hiérarchie des valeurs, eh bien j'aurai pas perdu mon temps. Les minorités croyantes entraînent les foules indécises, oublie jamais ça Paulo.

– Oui chef !... Au fait y'a une nana qui te cherche à la fac, elle est pas mal et tu sais quoi, elle est étudiante en journalisme.

**Paris, minuit,
rue Jeanne d'Arc dans le 13^{ème},
siège de Faf la rage,
mouvement jeunesse du parti Faf**

Hélène avait accepté de suivre Duncan pour un reportage sur un collage de nuit. La campagne électorale pour élire les représentants des étudiants au sein de l'administration universitaire venait de commencer. Les affiches du Scud annonçaient la couleur, grande croix celtique blanche sur fond bleu, surmontée du slogan explicite, « Gauchistes hors des facs ! ».

Duncan, en chef qui se respecte, prend les choses en mains, répartit les effectifs et donne des consignes.

– Vous avez tous votre carte d'identité ? C'est pas qu'on soit spécialement légalistes mais c'est pour éviter le désagrément et la perte de temps inutile d'une garde à vue de vingt-quatre heures, dit-il se tournant plus particulièrement vers Hélène. Puis s'adressant au reste de la bande, un grand sourire aux lèvres: « Tout le monde est venu léger j'espère. De toute façon au moindre contrôle vous balancez tout. »

Hélène reprit aussitôt :

– Léger ?

– Oui, gazeuses, armes blanches, schlass, coup de poing américain, gants plombés, j'en passe et des meilleurs. Simple principe de précaution, pour faire face à la tolérance à géométrie variable des démocrates qui vous verrez s'arrête souvent là où commence la liberté des autres. Mais trêve de palabres, tous en piste. C'est parti pour la tournée des popotes ! Cap sur Assas, on commence par la maison mère.

Toute la petite troupe, neuf personnes, monte dans la camionnette.

– Tenez bien le baril de colle, qu'il se renverse pas, on en a préparé qu'un. Attention ça démarre ! lance à l'équipe le conducteur, Paul, en bomber bleu et sous-pull marine.

Hélène profite du transport pour poser des questions et avancer son enquête.

– Pourquoi êtes-vous fascistes ?

Philippe répond du tac au tac sans laisser le temps à Duncan de répondre :

– A cause des gens qui passent par la cheminée et qui sont pas le Père Noël.

La réponse provoque un éclat de rire général, au grand étonnement d'Hélène qui songeuse ne comprend pas tout de suite. Puis une fois l'énigme percée à jour, sa dimension antisémite révélée, Hélène pensa en son for intérieur « Mon Dieu que faut-il en penser... est-ce de l'humour potache, de la provocation d'ado rebelle un peu attardé ? Sont-ils sérieux, fous à lier ? Rat débile ou rat méchant ? Peut-être un peu tout à la fois... ça m'apprendra à leur

poser des questions rationnelles. Tais-toi Hélène et observons ».

La camionnette arriva sur ces entrefaites rue d'Assas.

– Terminus, tout le monde descend, lance Duncan. Cinq minutes pas plus, on bouge son cul, Blitzkrieg !

Le ballet est bien rôdé. Chacun son rôle. Qui le seau de colle, qui les affiches, qui le ballet télescopique pour coller toujours plus haut.

– Allez les gars du nerf on se fait les deux panneaux JC Decaux en face de l'entrée de la fac. Retournez-moi ça fissa ! Je veux voir des croix celtes partout. Je veux que demain les gauches hallucinent. Assas nous appartient !

Et joignant le geste à la parole, Duncan, montrant l'exemple, plaque énergiquement les affiches les unes après les autres contre le panneau, sans répit ni temps mort. La colle gicle et macule le sol au gré des va-et-vient du ballet érigé tel un phallus entre les mains des jeunes scudards. Duncan, d'humeur gauloise, s'en amuse :

– Hmm c'est bon tu sens mon gros chibre, salope !

La troupe sourit, personne ne relève, tout le monde s'active. Sauf petit Guillaume posté en sécu à l'angle de la rue et qui guette la moindre voiture pouvant ressembler à la police, panier à salades ou voiture banalisée de la Bac (brigade anti-criminelle). La rue est calme, la nuit noire enveloppe de son manteau protecteur l'armée des ombres que seuls éclairent les raies de lumière des réverbères et par intermittence les phares des rares voitures de passage. Cinq minutes sont passées.

– Ok tout le monde remballe, lance à la ronde Duncan après avoir jeté un furtif coup d’œil à sa montre.

L’équipe s’engouffre dans la camionnette comme un seul homme, Paul démarre sur les chapeaux de roue, direction ailleurs, une autre fac, pour reproduire le même scénario. Hélène est embarquée dans l’équipée fantastique. Portée par l’énergie militante, elle en vient à donner un coup de main, par civilité d’abord, en tendant une affiche à coller, puis par goût de l’action et sympathie pour ces jeunes étudiants qui ne ménagent pas leur peine et qui pourraient être ses frères. Un dialogue intérieur s’installe dans son esprit partagé entre son rôle de vrai faux journaliste, sa mission d’agent infiltré, et sa conscience personnelle. Des sentiments contradictoires l’étreignent, tantôt l’angoisse d’être découverte, tantôt la peur de perdre son identité et ses repères. « C’est un coup à devenir schizophrène, pensa Hélène. Ne suis-je pas en train de devenir complice malgré moi ? Mais qu’est-ce que je dis... Hélène, arrête de réfléchir ! Contente-toi de donner le change, soigne les apparences, après tout, tout n’est qu’apparences et jeu de miroirs dans ce bas monde. Tu auras bien assez le temps de faire ton examen de conscience plus tard, en privé. Hélène Turenge, Je suis Hélène Turenge, journaliste stagiaire et je couvre un collage du Scud. Tout va bien... Oui, sauf qu’il faut pas que je perde de vue ma mission d’information... Et c’est pas ce que tu fais ? Flic, journaliste, même combat après tout... y’a que le patron qui change.» Hélène rassérénée par cette dernière considération, reprit pied et émergea à la réalité. Il était temps, la camionnette qui descendait le boulevard Raspail, arrivait sur un nouveau point de

collage : Sciences po. Mais Paulo, après avoir repéré une camionnette rue de la Chaise, n'arrêta pas tout de suite la course du véhicule.

– Po, po, po, po. Regardez-moi ça, je crois qu'on est pas les seuls sur le coup. Qu'est-ce qu'on fait chef ?

Duncan sans hésiter :

– Va y'avoir du sport... arrête-toi en contrebas, on va les prendre par revers. Tu restes ici, on en a pour cinq minutes, laisse tourner le moteur. Les autres avec moi, haut les cœurs et les foulards sur le visage. On va leur rendre une petite visite de courtoisie.

A peine la camionnette arrêtée, Duncan saute à terre et se met à courir en direction du point de collage. Arrivé à l'angle de la rue de Grenelle et de la rue de la Chaise, il monte à l'assaut en criant et fonce tout droit sur l'ennemi. La troupe suit le mouvement et crie à l'unisson. Hélène moins rapide arrive en fin de cortège pour observer la scène. Les colleurs d'affiche ont pris peur et détalent comme des lapins. Duncan revient sur ses pas et se venge sur la camionnette. Il détache sa ceinture triplex de sa taille et rageur frappe à grands coups le pare-brise qui vole en éclat. Philippe emboîte le pas en sortant de sa poche un couteau papillon qu'il plante dans les pneus. On entend au loin la clameur des insultes des étudiants en fuite.

– C'est bon ils ont leur compte, on se casse.

Tout le monde remonte en quatrième vitesse dans la camionnette qui démarre aussi sec.

– Allez fonce Paulo, faut pas moisir ici. On rentre au bercail, la soirée s'achève plus vite que prévue. Ah quelle blague, tu les aurais vu courir et comment on a

retourné leur caisse. Les gauches sont pas prêts de nous oublier. Ça apprendra à l'Unef à chasser sur nos terres.

Hélène se risque à une question.

– Comment saviez-vous que c'étaient des gauches ? Et si ç'en avait pas été ?

Duncan, visage tourné aux trois quart, lui répond la toisant du regard.

– On s'en fout, gauche caviar, droite saumon, même combat. Ce sont les deux face de la même bourgeoisie matérialiste que l'on combat.

Hélène rebondit et lance non sans audace :

– Mais vous-même, n'êtes-vous pas des bourgeois ?

Duncan le visage fendu d'un large sourire sardonique :

– Oui la chanson est connue, c'est la critique marxiste du fascisme. On serait des petits bourgeois exaltés, les chiens de garde du capital. C'est dérisoire comme critique et surtout réducteur. Le marxiste ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Il partage d'ailleurs avec le libéral une même vision du monde matérialiste. Ce faisant il passe à côté de la vérité de l'homme qui n'est pas qu'un corps, une force de production mais un esprit animé par une âme enracinée dans le vivant, une culture, une famille, un peuple et ses croyances. Notre combat consiste précisément à défendre notre peuple, son âme et son sang, pour vivre librement notre style de vie et nos valeurs propres. Deviens ce que tu es, c'est l'appel de la plus longue mémoire de l'homme européen, celui de Pindare et à sa suite Nietzsche. Appel faisant lui-même écho au « Connais-toi toi-même » de la Pythie

de Delphes, oracle du temple d'Apollon, dieu Hyperboréen, gardien et témoin fidèle de la mémoire des ancêtres nordiques de l'Europe.

– Et quelles sont ces valeurs ?

– Celles de la race, très chère.

– La Race, la classe ! lance Paulo qui ne perd pas une miette de l'échange. Slogan repris aussitôt en écho par la bande.

– La Race, la classe, ouais !

Duncan poursuit sa démonstration, le regard brillant d'intelligence diabolique, tout en séduction.

– Pour que des jeunes femmes aussi jolies que vous continuent d'exister. Que leurs yeux clairs continuent de briller, tout comme leurs cheveux blonds au soleil. C'est le sens de notre combat. Le combat pour le beau et le bon. Le kalos kagathos des Grecs anciens. Et le beau c'est d'abord une réalité organique, un peuple et son sang. Tout le reste en découle. Les valeurs et ses représentations. A peuple dégénéré, art et valeurs dégénérés. C'est ce que Gustave Le Bon avait bien vu quand il a écrit : « les peuples ne sont pas gouvernés par leurs institutions mais par leurs caractères ».

Hélène animée par la passion de la vérité et tout entière engagée dans sa mission de renseignement, continue son travail d'enquête en poussant toujours plus avant les questions.

– Et vos mœurs en attaquant des étudiants que vous ne connaissez pas ne sont-elles pas un peu barbares ?

– Barbares... Je le prends comme un compliment, voyez-vous.